

nocuité ? Laissez votre père vous refuser une « pierre » et vous donner du « pain ».

Demander de bonnes choses ne saurait suffire encore. Pour prier avec efficacité, il faut prier avec les dispositions requises. Offenser par son attitude Celui que nous implorons serait perdre tout espoir d'obtenir. Et ce serait offenser Dieu que de venir l'implorer pour nous-mêmes alors que nous refusons à nos frères ce qu'ils ont droit d'attendre de nous. Aussi Jésus-Christ ajoute-t-il : *Si vous voulez que l'on accède à vos désirs, accédez aux désirs des autres*¹. Ces « autres » sont, dans l'intention du Sauveur, substitués à Dieu ; ils tiennent la place de Dieu ; si bien qu'exaucer leur demande équivaut à exaucer les demandes que nous ferait Dieu lui-même, et exaucer Dieu quand il nous adresse une requête est la meilleure disposition pour être nous-mêmes exaucés.

Quand notre prière revêt les dispositions qui précèdent, sommes-nous sûrs d'être exaucés ? Assurément, et la raison que Jésus-Christ nous en donne est d'une singulière force : *Quel père, parmi vous, alors que son fils lui demande du pain lui donnera une pierre ? Si donc vous autres, qui êtes mauvais, savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père céleste*² ? L'efficacité de nos prières repose donc sur deux choses également certaines. La première est que l'amour naturel, en dépit de nos déformations d'origine, ne se résigne pas chez un père à donner à son enfant ce qui lui est nuisible. La seconde, c'est que Dieu étant infiniment meilleur que nous, le fera infiniment moins encore. Argument invincible et propre à ramener

¹ Matt., VII, 12.

² Matt., VII, 10-11.

la confiance dans les âmes les plus désespérées. Et ce que Jésus-Christ ne dit pas ici, l'Apôtre Saint-Paul l'ajoute : « Que pourra nous refuser Dieu après qu'il nous a donné son Fils unique ? » Nous ayant donné le tout, comment serions-nous frustrés du détail ?

Quelles que soient la hauteur du terme et les difficultés du chemin, rien ne nous demeure impossible, quand la prière intervient et, à sa suite, d'immenses et intarissables secours.

La Pratique de la Perfection.

XIII. — Elle est à la fois : aisée : entravée : essentielle.

A prendre les paroles du Sauveur à la légère, sans les creuser, la perfection Chrétienne nous semblerait plutôt impossible que facile. Écoutons-le. *Entrez par la porte étroite, car la porte large avec la voie spacieuse est celle qui mène à la perdition, et nombreux sont ceux qui passent par là. Oh ! qu'elle est étroite la porte, resserrée la voie qui conduit à la vie ! Qu'ils sont rares ceux qui la trouvent*¹ !

Ces paroles ne sont-elles pas bien plutôt décourageantes ? Non, si nous les savons comprendre et en discerner le but. Jésus-Christ désigne les sacrifices et les labeurs de la vertu sous la double image d'une « porte » et d'un « chemin ». Mais on ne fait que passer rapidement sous cette porte. Le voyageur franchit d'un pas joyeux et léger les étapes du chemin. Cette porte et ce chemin ne sont rien pour qui marche à un but, pour qui

¹ Matt., VII, 13-14.

a en vue une demeure, une famille, une patrie, dont l'attente remplit son âme et allège ses pas. Si la porte est malaisée à franchir, si la route est pierreuse et fatigante, si la vie actuelle nous est fâcheuse et pesante, songeons que tout y est éphémère, peine comme joie, épreuve comme prospérité : nous nous hâtons vers des gloires et des délices éternelles, nous sommes d'heureux invités à l'inénarrable fête que Dieu donne à ses Elus dans le ciel. Qu'importe au marin les agitations des flots, au soldat les péripéties de la bataille, à l'agriculteur les inclémences du ciel, au commerçant les labeurs et les veilles : tous n'ont devant les yeux qu'un objet, le succès et le profit qui suivront leurs passagères souffrances. Et nous, qu'attendent dans un instant des jouissances immortelles, nous nous plaindrions du court moment destiné à les acquérir !

Mais, s'il en est ainsi, pourquoi Jésus-Christ peint-il notre situation de chrétien sous des couleurs assombries ! Pourquoi cette « porte étroite », ce « chemin enserré » et difficile, ce « petit nombre » qui s'y engage ? Jésus-Christ a en vue notre incurable présomption qui se forge un salut sans efforts, une récompense sans travail. Et, s'il nous montre la foule choisissant le large et facile chemin de la perte, c'est pour nous avertir des dangers que nous font courir les séductions du monde.

Il y insiste en nous montrant que l'œuvre de notre salut est une œuvre entravée. Plus haut, il nous parlait des « chiens » et des « porceaux », auxquels il ne fallait à aucun prix livrer nos choses saintes. Mais un bien autre danger va nous circonvenir : *Gardez-vous des faux prophètes ! Ils viennent à vous sous le vêtement de la brebis, et ce ne sont en réalité que des*

*loups ravissants*¹. Nos adversaires qui nous persécutent, qui s'arment contre la vérité catholique, seront donc à la fois fourbes et cruels, menteurs et féroces, loups vêtus en brebis. Pour nous perdre mieux, ils feindront le désir de nous être serviables, ou tout au moins ils se défendront de vouloir nous nuire. Puis, quand à l'aide de leurs professions de foi mensongères ils auront conquis le pouvoir, nous ne verrons plus en eux que des « loups » ardents à nous dévorer. Le Sauveur a en vue une autre classe encore de « loups déguisés en brebis ». Ce sont les corrupteurs et les scandaleux. Quand ils veulent corrompre notre foi et faire succomber notre vertu, ils se gardent bien de montrer ce qu'ils sont et ce qu'ils veulent ; ils iront même jusqu'à singer, s'il le faut, l'orthodoxie des idées et la faveur des pratiques ; ils s'insinueront astucieusement dans notre estime et ce n'est que goutte à goutte, peu à peu, qu'ils nous distilleront leurs poisons.

Avons-nous quelques moyens de les reconnaître ? Oui, et celui que Jésus-Christ nous donne est infaillible. Si les dehors sont trompeurs, si les paroles sont insidieuses, nous ne saurions nous méprendre sur les œuvres. Quelle conduite ont ces hommes ? Quelles œuvres opèrent-ils ? *Vous les connaîtrez à leurs œuvres, comme c'est à son fruit que l'on connaît l'arbre. Cueille-t-on du raisin sur des épines, ou des figues sur des ronces ? Le bon arbre porte de bons fruits ; le mauvais arbre de mauvais fruits*². Les voilà ces hommes, insolents contempteurs de la foi et de la vertu, amers et violents accusateurs de l'Église, toujours prêts à incriminer la con-

¹ Matt., VII, 15.

² Matt., VII, 16.

duite des fidèles du Christ, les voilà tels que les dénonce et les flétrit Saint Paul : « faisant dans le secret des choses honteuses même à dire », tels que les désigne le Sauveur sous le symbole du « mauvais arbre produisant de mauvais fruits ». Est-ce à dire que ces misérables sont fatalement voués au mal ? A Dieu ne plaise ! Ils peuvent se convertir et de mauvais qu'ils sont, devenir de bons arbres et produire de bons fruits. Jésus-Christ ne veut rien dire sinon que, tant qu'ils resteront mauvais, ils feront le mal.

Et la fin des paroles du Sauveur est terrible à ceux de ces persécuteurs et de ces scandaleux, qui, loin de se convertir, s'obstineront dans leurs voies perverses. *Tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu*¹. Remarquons sous deux expressions différentes deux différents supplices, dont le premier est plus terrible mille fois que le second. « Être coupé », retranché de l'arbre, séparé du tronc qui dispense la vie : c'est l'exclusion du ciel, la perte de Dieu, la privation de tout bien, l'affreux exil loin de l'éternelle patrie du bonheur. Voilà la suprême douleur du damné ; voilà ce que nous devons redouter plus que tous les feux de l'enfer. Et toutefois cette douleur quelqu'inénarrable qu'elle soit n'empêche pas le réprouvé de sentir la cuisante morsure des flammes infernales. Si nous tremblons, sachons comprendre, à cette issue d'une vie coupable, combien est essentielle la vie des vertus.

Essentielle : c'est le troisième caractère attribué par le Sauveur à la pratique de la perfection. Rien ne sert sans elle ; les plus excellentes choses, les plus divines, n'ont sans elle d'autre effet que d'aggraver notre con-

¹ Matt., VII, 19.

damnation. Voici la foi. Elle nous fait reconnaître et proclamer le vrai Dieu. Sans les œuvres nous sauvera-t-elle ? Écoutons le Sauveur. *Tous n'entreront pas dans le royaume des Cieux de ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur... mais celui-là seul qui fait la volonté de mon Père qui est au ciel ; c'est celui-là qui entrera dans le royaume des Cieux*¹. La foi nous fait connaître et proclamer Jésus-Christ comme Dieu, Fils unique du Père, égal au Père, Dieu tout puissant et notre juge ; mais cette foi demeurée inactive et stérile ne pourra nous sauver, si nous n'accomplissons pas la volonté de Celui en qui nous croyons. Le croyant apparaît parfois aux regards émerveillés du monde revêtu de la plus haute puissance de Dieu, celle du miracle. Le miracle, sans la vertu, sauve-t-il celui qui en est le dépositaire ? Non. *Beaucoup me diront en ce jour-là : Seigneur ! Seigneur ! N'avons-nous pas prophétisé en votre Nom, chassé les démons en votre Nom, fait beaucoup de prodiges en votre Nom ? Et je leur répondrai : Je ne vous ai jamais connu ; retirez-vous, ouvriers d'iniquité*² !

Que de choses dans ce texte ! C'est d'abord, avec la prophétie du Jugement Général au dernier jour, la solennelle affirmation par Jésus-Christ qu'il est Dieu et qu'il jugera tous les hommes, et que de ses lèvres divines tous nous recevrons la sentence qui fixera notre sort éternellement.

Puis cette étonnante et formidable vérité que des ministres indignes pourront se trouver mêlés aux autres. Bien plus ! Certains d'entre eux feront des prodiges, et

¹ Matt., VII, 21.

² Matt., VII, 22-23.

alors qu'ils seront abominables aux yeux de Dieu, ils détiendront l'estime et l'admiration des foules. Ainsi fut Judas. Ainsi furent, dans l'Ancienne Loi, des prêtres et des pontifes indignes. Caïphe prophétisait, alors même qu'il décidait en conseil la mort du Christ. En dehors même du Sacerdoce et de la Nation Sainte, Dieu se choisit quelquefois des prédicateurs et des thaumaturges. Balaam prophétisait ; Pharaon et l'orgueilleux Roi de Babylone, Nabuchodonosor, proclamaient dans tout l'Orient la puissance du vrai Dieu. Qu'est-ce à dire ? Que Dieu, souverainement libre et souverainement puissant, n'a que faire de nous et de nos vertus quand il lui plaît d'opérer les plus grands effets. Si l'instrument de sa droite est indigne, il le brise après qu'il s'en est servi.

Une autre vérité terrible est renfermée dans ce mot dont le Souverain Juge accable un ministre indigne : *Je ne vous ai jamais connu*¹ ! Ainsi, au moment même où ce malheureux proclamait le vrai Dieu, prêchait la foi, opérait même des miracles, il était réprouvé de Dieu. Avant le jugement, il était jugé ! Avant la sentence, il était chassé ! Qui ne tremblerait devant un si profond abîme de la Divine Justice ? Mais qui surtout songerait encore à se soustraire à l'essentielle et unique condition du salut, qui est de féconder la foi par les œuvres ?

Conclusion

XIV. — Quel sera le sort de l'homme qui demeurera fidèle observateur des lois que Jésus-Christ vient de promulguer ? Par contre, que deviendra l'homme qui les trahira ?

¹ Matt., VII, 23.

En deux images différentes, le Sauveur nous dépeint ce que sont et deviendront l'un et l'autre. *Tout homme qui écoute mes paroles et les met en pratique, je le compare à l'homme prudent qui assieoit solidement sa maison sur le roc*¹. Qu'est-ce que ce roc ? C'est l'immuable parole de Dieu, sa législation, ses promesses, ses grâces, le présent et l'avenir qu'il assure à ses serviteurs fidèles. Assieoir sa maison sur le roc, c'est d'abord s'assurer l'éternelle récompense du ciel, c'est conquérir « le Royaume de Dieu ». Nous avons entendu Jésus-Christ, durant tout le cours des Béatitudes, promettre à chacune d'elles le bonheur futur. Mais il ne se bornait pas à cette perspective d'avenir, il assurait de plus d'actuelles récompenses, et c'est aussi ce qu'il affirme ici quand il compare la fidélité à sa Loi à *la maison solidement assise sur le roc*. Telle sera la vie du vrai et sincère chrétien : vie sereine, vie puissante, vie libre. Sereine, car elle échappe aux tumultes, aux agitations, aux inquiétudes, aux mécomptes dont est remplie l'existence de tous ceux qui, vivant sans Dieu et sans espérance, restent à la merci des fluctuations des choses humaines. Puissante, car, « assise sur le roc » immuable, sur l'éternité et ses inadmissibles biens, elle n'a rien à redouter des catastrophes qui brisent si continuellement la fortune des autres. *La pluie tombe, les torrents débordent, la tempête se déchaîne contre cette maison : elle résiste, car ses fondations reposent sur le roc*². Qu'est-ce que cette pluie, ces torrents, ces rafales ? Toutes les calamités qui assaillent nos existences. Les chagrins intimes, comme les maux du dehors, les

¹ Matt., VII, 24.

² Matt., VII, 27.

peines domestiques comme les dommages que nous valent la méchanceté et les trahisons du monde. Plus grand que le monde, plus fort que la douleur, le chrétien véritable demeure seule inébranlable au sein de toutes les calamités. Voyez Job en lutte avec l'enfer et demeurant son vainqueur. Voyez les Apôtres en face de la toute puissance Juive. Réduits au complet dénûment, entraînés en justice, condamnés aux fers, meurtris sous la flagellation, nous les voyons plus forts que ceux qui les persécutent, plus triomphants dans leur souffrance que les autres dans leur fastueux pouvoir. Ainsi est la vie chrétienne; et autant elle est sereine et puissante, autant elle est libre. Partout le vrai chrétien est libre, parce que nulle entrave ne le peut enchaîner, nulle pression ne peut l'abattre. Quelle prise a-t-on sur un homme qui n'obéit qu'à Dieu et ne tient compte que de Dieu? On lui ravit sa fortune? D'avance, il y a renoncé. On le jette dans les fers? Il est depuis longtemps l'heureux prisonnier de la foi et le libéré de l'espérance éternelle. On l'accable de maux? C'est ainsi que l'on tresse son immortelle couronne. On le fait mourir? C'est lui ouvrir le seuil de la véritable vie. Ainsi *la maison assise sur le roc ne peut être ébranlée*¹.

Mais l'autre? Celle qu'une inconcevable folie a bâtie sur le sable? L'homme sans religion, sans espérance, sans Dieu? A lui maintenant de comprendre son sort. *Quiconque, écoutant mes paroles, ne les met pas en pratique, je le compare à un insensé qui bâtit sa maison sur le sable: la pluie tombe, les torrents débordent, les vents se déchaînent sur cette maison, elle s'écroule et n'est bientôt plus qu'un monceau de*

¹ Matt., VII, 25.

*décombres*¹. Qu'est-ce que ce « sable » et cette « maison bâtie sur le sable »? De même que le « roc », c'était Dieu, l'âme, l'éternité, la vertu et ses féconds avènements, de même le « sable » et la maison que l'on y bâtit follement représentent ces existences vides de surnaturel et de divin. Tout y est terrestre, tout y est consacré au moment présent: affaires, travaux, plaisirs, ambitions, honneurs sont la préoccupation unique de ces êtres insensés qui n'ont plus de Dieu et de leur âme même un dernier souvenir. Saint Paul les dépeignait sous une autre image: « Ayant, dit-il, semé dans la chair, de la chair ils moissonnent la corruption. » Les plus honnêtes moissonnent le néant de la tombe; les plus vicieux recueillent, avant l'effondrement suprême, une ample moisson de déceptions, de mécomptes, de douleurs. Ils cherchaient leur bonheur dans le vice, c'est le vice qui se charge de les torturer. Après quelques années de jouissances plus apparentes que réelles leur vie ressemble à la maison écroulée dont il ne reste plus qu'un informe amas de décombres. Ainsi tombent de même ces persécuteurs superbes de l'Église de Dieu. Au moment de leur force rien ne leur résiste et tout tombe sous leurs coups, qu'ils s'appellent la Synagogue, Hérode, Pilate, Rome païenne, potentats de tous les siècles et de toutes les régions. Mais eux aussi sont « la maison bâtie sur le sable ». Leur puissance s'écroule, leur gloire s'évanouit, ils n'offrent bientôt plus aux regards qu'effondrement et ruine.

Jésus avait cessé de parler que la foule, haletante d'admiration et d'amour, restait suspendue à ses lèvres. Quelle puissance s'échappait donc de lui? Quel prestige?

¹ Matt., VII, 27.

Quelle inconcevable force de crédibilité? La foule avait devant elle un homme dans la faiblesse d'une nature passible et mortelle, et en lui elle entrevoyait Dieu. La doctrine qu'elle venait d'entendre renversait les idées reçues, broyait les passions, pressurait la volonté, refoulait bien loin les préceptes mosaïques, donnait aux maximes du monde le plus audacieux défi, dominait la doctrine des Pharisiens et des Scribes de toute la hauteur des cieux; et la foule, loin de se rebuter et de fuir, demeurait attachée au Sauveur par d'invincibles attraits. Le charme mystérieux de sa parole, l'autorité divine de ses affirmations, et, plus que tout le reste, la beauté enivrante qui s'échappait de toute sa Personne, enchaînaient ces milliers d'auteurs en les ravissant. *Quand Jésus eut fini de parler, les foules demeurèrent émerveillées de sa Doctrine, car il n'enseignait pas à la manière des Scribes et des Pharisiens, mais en Maître revêtu d'une autorité souveraine* ¹.

LE LÉPREUX. LE CENTURION, LA VEUVE DE NAÏM

I. — Après les paroles, les actes; après la doctrine, les miracles qui la confirment. Ainsi se montra Jésus-Christ durant tout le cours de sa Vie Publique: envoyé de Dieu pour annoncer au monde la vérité, Dieu lui-même dans les miracles qu'il multiplie pour prouver sa divine mission. *Quand Jésus descendit de la montagne, une immense multitude se mit à le suivre. Et voilà qu'un lépreux vint à lui et, l'adorant, lui dit*

¹ Matt., VII, 28-29.

« Seigneur, si vous le voulez vous pouvez me guérir ¹. »

Les vertus de cette infirme sont éminentes. S'il a montré sa discrétion et sa patience, en attendant pour aborder le Sauveur la fin de la longue prédication sur la Montagne des Béatitudes, sa confiance inébranlable se montre dans son audace à franchir la distance que lui imposait sa lèpre et à se mêler à la foule. Assuré de sa guérison, il agit déjà comme affranchi des durs règlements imposés aux lépreux. Dans un détail que relate saint Marc, « il se prosterne » devant Jésus, sa piété se fait jour. Mais la vertu la plus admirable est en lui la foi. Nous voici loin des hésitations, des demi-croyants de Jaïre et des autres. Pour le lépreux, Jésus-Christ est Dieu. Il vient de l'adorer, maintenant il lui parle comme à un Dieu, il se confie à lui comme on se confie en Dieu: *Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir*. Il n'y a qu'à un Dieu et d'un Dieu que l'on peut parler ainsi, car Dieu seul possède en lui la volonté et la puissance du miracle. D'autres opèreront des prodiges, mais il les feront au nom et par la puissance de Dieu, comme des serviteurs et des délégués. Et quand la foule s'y méprendra, les Apôtres s'empresseront de l'éclairer sur le seul véritable auteur du miracle: « Que faites-vous donc? Comme si c'était de nous-mêmes et par notre propre pouvoir que nous avons fait marcher ce perclus? » Quand donc le lépreux dit à Jésus-Christ: « Si vous le voulez, vous pouvez me guérir, » il confesse clairement sa divinité.

Que fait Jésus? Il accepte et il prouve. L'incrédule viendra qui, faussant l'Évangile, prétendra que Jésus-

¹ Matt., VIII, 1.